

Études et souvenirs sur la 2e guerre mondiale [fin]

Autor(en): **Bauer, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **95 (1950)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342491>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Étranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50

RÉDACTION : Colonel-brigadier Roger Masson
ADMINISTRATION : Av. de la Gare 33, Lausanne. Tél. 23 36 33. Chèq. post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A., Rue de la Tour 8, Lausanne

Etudes et souvenirs sur la 2^e guerre mondiale (Fin)

La manœuvre de l'O.K.W., entre le 10 mai et le 4 juin 1940, qui mit hors de cause, sans même compter 31 grandes unités hollandaises et belges, plus du tiers (39) des 102 divisions franco-britanniques que dénombrait le général Gamelin à son ordre de bataille, à la date du jour J, scellait, écrivions-nous tout à l'heure, le sort funeste de la campagne de France.

Reste, toutefois, que malgré l'intervention quotidienne des *Stukas*, les deux alliés occidentaux parvinrent à évacuer des plages de Dunkerque et de Malo-les-Bains, près de 340 000 combattants dont 115 000 Français. Particulièrement, l'ensemble de la B.E.F. réussit à passer le Déroit, ne laissant entre les mains des Allemands qu'un petit nombre de prisonniers. Tout le matériel du général Gort fut perdu, mais enfin, au lieu de partager le morne destin des Giraud, des Prioux, des Condé, des Bourret et des Laure, les Alexander et

les Montgomery échappèrent à la captivité et demeurèrent disponibles pour les éclatantes revanches d'El Alameïn, de la Tunisie, de l'Italie et de la Normandie. Le plan du Führer, certes, s'était réalisé aux environs de 85 %, mais, au bout de cinq ans, la défaite totale du III^e Reich allait surgir et résulter de ce négligeable déficit de 15 %. *Cannae!* s'exclamaient le 4 juin 1940, les disciples du comte de Schlieffen ; le 8 mai 1945, on pouvait conclure — mais cette fois à titre définitif — que cette nouvelle bataille de Cannes n'avait pas eu plus de conséquences pratiques sur l'issue du conflit que l'éclatante victoire remportée, l'an 212 avant Jésus-Christ, par le grand Hannibal sur les consuls Paul-Emile et Terentius Varron.

Cet épisode de la deuxième guerre mondiale vient de nous être élucidé de façon remarquable par les deux ouvrages du général Armengaud et de M. Jacques Mordal¹. Ratifions à ce propos le dicton selon lequel abondance de biens ne nuit pas. Comme il était naturel, le premier s'est appliqué à nous représenter les aspects terrestres et aéro-terrestres de la bataille du Nord qui s'acheva dans les ruines et sur les plages de Dunkerque. Quant au second dont nous analysons plus haut le remarquable historique de la campagne de Norvège, il appartenait en mai 1940 à l'Etat-major de l'Amiral Nord (V. A. Abrial) ; aussi bien, à l'origine, avait-il pensé se cantonner aux aspects purement navals de cette sanglante affaire ; mais, dans cette bataille des Flandres, les événements maritimes et les événements terrestres se compénétrèrent de façon si inextricable qu'il était impossible de retracer les phases de l'évacuation de Dunkerque, sans avoir traité, jusque dans le détail, des circonstances qui interdirent au G.A.1 de se frayer un chemin vers la Somme, puis, après l'abandon de la contre-attaque, de se rétablir dans une tête de pont, dont le général Weygand voyait la droite au Cap Gris-Nez et la gauche aux

¹ Général J. ARMENGAUD : *Le drame de Dunkerque (mai-juin 1940)*. — Ed. Plon, Paris, 1948, 1 vol. — JACQUES MORDAL : *La bataille de Dunkerque*. — Editions Self, Paris, 1948, 1 vol.

inondations de l'Yser. De la sorte, ces deux volumes se recourent beaucoup plus qu'ils ne se recouvrent et le talent original de chacun de leurs auteurs fait recommander de les lire tous les deux.

Quant aux conclusions qu'ils nous inspirent, en voici une petite brassée. Parvenu le 20 mai à la côte de la Manche, le 19^e *Panzerkorps* se redresse vers le Nord pour rouler sur Calais, avec la mission de compléter l'encerclement du G.A.1, en le précédant dans les ports de la Manche. Le 22 mai, il surprend entre Saint-Omer et Boulogne, la 21^e D.I. française (général Lanquetot), en cours de débarquement. Des combats très confus s'engagent, mais il faudra jusqu'au 25 mai à la 1^{re} *Panzer* pour s'emparer de Boulogne, dont la citadelle sera submergée vers midi et demi. Il faudra 24 heures de plus aux 2^e et 10^e divisions blindées du général Guderian pour triompher de la dernière résistance de Calais. Ces quatre jours de délai imposés à l'ennemi par quelques poignées de braves vont permettre à la défense de Dunkerque de s'improviser. A leur défaut, tout eût été raflé.

L'attaque allemande dans le secteur de Dunkerque fut l'œuvre exclusive des troupes d'infanterie de l'*Heeresgruppe* « B » (von Bock), lequel bénéficia, il est vrai, d'un puissant et efficace appui aérien, et le 19^e *Panzerkorps*, dans son exploitation, ne dépassa pas la région de Boulogne et de Calais. Tel fut le résultat d'une décision personnelle du Führer, qui, nonobstant la proposition contraire du général von Brauchitsch et au grand regret des Keitel et des Guderian, retira les chars du champ de bataille, dès la date du 25 mai. Assurément, l'absence des blindés allemands sur le front de l'Aa permit aux Français de souffler et de s'opiniâtrer, et aux Anglais de se rembarquer, mais le Führer entendait lancer sa double offensive de la Somme et de l'Aisne dans le plus bref délai possible, et cette opération décisive eût vraisemblablement subi quelques jours de retard, si les *Panzer* avaient contribué à l'assaut final de la tête de pont. En fait, telle fut

la diligence du général Weygand pour rameuter ses moyens entre l'Argonne et la Manche, que la décision du Führer-chancelier nous paraît justifiée.

Le comportement des troupes françaises au milieu de l'enfer de Dunkerque, ainsi que le montrent M. Jacques Mordal et le général Armengaud, s'égalait aux plus hautes traditions des combattants de la Marne et de Verdun. On n'observa, au cours de cette lutte désespérée, aucune de ces tristes scènes que nous avons dû signaler à propos de la bataille de Sedan, en dépit des conditions particulièrement sévères de la lutte et de l'inévitable usure physique et psychique des défenseurs. Comme de juste, les troupes d'active de la 1^{re} D.I.M. (général de Camas), de la 12^e D.I.M. (général Janssen) et de la 21^e D.I. (général Caille) firent preuve d'une ténacité et d'une agressivité exemplaires, et l'on doit décerner la même mention honorable à la 32^e D.I. de réserve série A (général Lucas). Mais l'on n'hésitera pas à porter un témoignage identique en faveur des 60^e et 68^e D.I., placées sous les ordres des généraux Teisseires et Beaufrère ; pourtant, selon ce que rapporte M. J. Mordal, les 14 et 15 mai précédents, les bataillons et les batteries de ces deux grandes unités de réserve série B, engagés dans l'expédition amphibie de Zélande, n'avaient montré aucune solidité, et d'après un compte rendu de l'évacuation de Walcheren, les rescapés de cette mésaventure avaient regagné la terre ferme, *dans un état de délabrement moral accentué...*

Qu'est-ce à dire ? Que tout se tasse au bout de quelques jours de guerre et une fois surmonté le premier effet de surprise. Relevons, au surplus, qu'à Dunkerque, l'infanterie allemande se révéla incapable d'exploiter en temps utile le choc moral occasionné à la troupe adverse par le bombardement aérien des *Stukas*, au contraire de ce qu'avaient fait les *Panzer* sur la Meuse. L'on soulignera enfin la haute valeur intellectuelle et morale des chefs qui, véritablement, galvanisèrent la défense et la prolongèrent jusqu'à l'épuisement total des

moyens et des hommes. Ce qu'un Lanquetot avait été à Boulogne, arrachant les honneurs de la guerre au vainqueur, les amiraux Abrial et Platon et les généraux de la Laurencie et Fagalde, commandant respectivement les 3^e et 16^e C.A. français, le furent à leur tour, durant ces journées tragiques, entre Mardyck et Malo-les-Bains.

Comme on sait, la retraite du G.A. 1 en direction de Dunkerque et le rembarquement des troupes qui avaient échappé à l'encerclement de Lille, n'allèrent pas sans provoquer de nombreuses et de fâcheuses frictions entre Anglais et Français. Sur ce sujet, le général Armengaud se prononce avec plus de sérénité que M. Jacques Mordal. Compte tenu des inévitables difficultés qui surgissent entre Alliés quand leurs armes ne sont pas heureuses, il nous semble, quant à nous, que les Britanniques, dans un cas au moins, manifestèrent à leurs camarades, une regrettable incompréhension ; ce fut au passage de la Basse-Colme, quand ils contraignirent les troupes du 3^e C.A. qui venaient les relever dans la tête de pont, à jeter un précieux matériel, grâce auquel on aurait pu retarder un peu plus longtemps encore l'assaut final de la *Wehrmacht*. Mais, par ailleurs, nos deux auteurs s'accordent pour reconnaître l'utile concours apporté à la défense par la D.C.A. anglaise, par les chasseurs de la R.A.F. et par le généreux dévouement de la *Royal Navy* qui, dans la nuit du 3 au 4 juin 1940, contribua à l'enlèvement de quelque 50 000 Français.

* * *

Le 13 juin 1944, le général d'armée Frère, déporté au camp d'internement du Struthof, achevait dans le martyre et dans la sainteté, une vie de héros. L'année précédente, à pareille date, la Gestapo l'avait empoigné à Royat, en raison de son activité clandestine à la tête de l'Organisation de résistance de l'Armée (O.R.A.). Madame la générale Frère a voulu que le général Weygand se chargeât de retracer la lumineuse carrière de son mari. L'ancien commandant en chef des armées françaises

s'est acquitté de la tâche qui était ainsi confiée à sa piété avec une rare élévation d'esprit¹. Il est vrai qu'il avait devant lui un modèle accompli de chef, de soldat, de patriote et de chrétien, un nouveau Chevalier sans peur et sans reproche.

On voudrait recommander la lecture de ce volume exaltant à tous nos jeunes camarades. Ils y trouveront l'exemple d'une carrière toujours ascendante et toujours généreuse. Il leur révélerait aussi ce que fut dans son austère réalité, entre 1900 et 1940, la vie d'un officier français, depuis Saint-Cyr où le futur général Frère entra quatrième sur plus de cinq cents candidats, à travers le Sud-Algérien où il gagna la croix de la Légion d'honneur à 27 ans, puis à travers les épreuves de la première guerre mondiale où il alterna le lit d'hôpital et les P.C. d'infanterie, jusqu'au coup de tonnerre du second Sedan. « Le grand instructeur », c'est ainsi que le qualifie son biographe, en raison du commandement de l'École spéciale militaire (Saint-Cyr) qu'il exerça de 1931 à 1935, et croyons bien que là encore le général Weygand ne s'est livré à aucune exagération. Les exemples qu'il nous présente nous révèlent, en effet, dans l'instruction de jeunes officiers, des dons psychologiques exceptionnels et relevés par le rayonnement d'une autorité sans pareille. Là aussi on trouverait beaucoup à glaner.

Le 17 mai 1940, le général Frère, abandonnant le Q.G. de Bitche d'où il actionnait les divisions du 8^e C.A., se présentait au général Georges qui l'investissait du commandement d'une nouvelle 7^e Armée, destinée à barrer à l'adversaire la route de Paris, tout en rétablissant la continuité du front entre la gauche de la 6^e Armée (Touchon) et la droite de la 9^e (Giraud). Chacun sait que la manœuvre prescrite ne put s'exécuter en raison de l'intervention de l'aviation allemande qui contraignit les Français à repousser vers le Sud le débarquement des grandes unités prévues pour cette mission ; d'autre part l'extension de la bataille vers la Manche les força encore à

¹ Général WEYGAND : *Le général Frère ; un chef, un héros, un martyr*. — Ed. Flammarion, Paris, 1949, 1 vol.

étendre leur gauche, d'où de nouveaux retards dans l'exécution de la contre-offensive destinée à débloquer le G.A. 1. Et quand le général Frère parvint à la Somme, les Anglais s'étaient repliés d'Arras sur le canal de la Haute-Deule.

L'ouvrage du général Weygand nous retrace ensuite, dans des pages aussi poignantes qu'exactement documentées, les combats soutenus par la 7^e Armée entre la Somme et la Vienne. De ce récit apparaissent, tout à la fois, la belle tenue de la troupe en ces tragiques journées de juin 1940 et la ferme contenance du chef. Relevons à ce propos les justes idées qu'il se faisait, dès cette époque, sur l'efficacité de l'arme aérienne dans la lutte contre les blindés. Mais quoi ? Au cours de la bataille de la Somme, le général Vuillemin, commandant en chef des ailes françaises, ne put jamais découpler plus de 50 appareils contre le fourmillement de *Panzer* que l'on observait au sortir de la tête de pont de Péronne et sur la route de Roye où l'attendait la vaillante 19^e D.I. du général Lenclud. Quant à la R.A.F., on sait assez qu'elle fut absente du champ de bataille de juin, et, en constatant sa carence, comment ne jugerait-on pas sévèrement le système stratégique qui maintint à l'écart du secteur décisif de la campagne quelque 600 *Spitfire*, de toute évidence, à cette époque, les meilleurs chasseurs du monde ? Ce furent, en effet, tout autant de « forces mortes » pour reprendre la mélancolique expression du regretté général Doumenc¹.

Le 25 juin 1940, à l'issue d'une retraite de 400 kilomètres, la 7^e Armée française, repliée sur la Vienne, conservait, quelles que fussent ses pertes, sa cohésion et son ordre de bataille ; elle avait notamment sauvé, malgré le massacre de ses attelages sous les bombes des *Stukas*, la moitié de son artillerie. Mais encore le commandement du général Frère savait allier à la plus intransigeante rigueur la plus prévoyante humanité : *Pour moi*, écrivait-il après l'épreuve, *voir une situation, c'est*

¹ Expression dont il use dans son bel ouvrage : *1944 et les destinées de la stratégie*. — Ed. Arthaud, Paris, 1948, 1 vol.

la vivre par la pensée avec ceux qui la vivent dans la réalité. Ce ne sont pas des « olives¹ » et des flèches que j'aperçois à travers la carte, ce sont des colonnes sur la route, des batteries avec leurs servants, des fantassins dans leurs points d'appui. Et pas partout les mêmes... Sénégalais de la 7^e D.I.C... Chasseurs de « ma » 11^e Division²... frais ou recrues de fatigue... différents les uns des autres et d'un jour à l'autre. Dans cette ambiance, on ne fait de la géométrie que pour dégrossir le problème. Ensuite, on voit avec le cœur ce que les yeux ne peuvent pas voir. Nous pouvons nous borner à cette unique citation ; le lecteur comprend dès lors que ce vrai chef ait été capable de galvaniser douze divisions.

Il comprend également que, l'armistice conclu, le général Frère n'ait pas été de ceux qui se sont résignés à la défaite de leur pays et qui l'ont considérée comme définitive. Commandant de la 14^e Division militaire (Lyon), puis à la tête d'un groupe de divisions militaires, il a été l'âme de la petite armée de 100 000 hommes que la convention du 25 juin 1940 concédait à la France métropolitaine. Cette armée dissoute par l'occupant, le 27 novembre 1942, il prit, comme nous l'avons dit la direction de l'O.R.A., poussant l'abnégation jusqu'à refuser l'avion que le général Giraud lui offrait pour gagner Alger, encore qu'il sentît le cercle de la Gestapo se refermer et se resserrer sur lui... L'Ecole interarmes de Coëtquidan qui a depuis 1945, repris la suite de Saint-Cyr, a voulu, l'an dernier, donner le nom de ce héros à sa dernière promotion d'officiers. Nous concluons, comme le général Weygand, que ce nom glorieux illumine le passé et éclairera l'avenir : *Praeteriti fides exemplumque futuri*.

¹ L'armée française appelle « olives » ce que nous dénommons « haricots » dans nos travaux sur la carte.

² Le général FRÈRE avait commandé cette grande unité de 1935 à 1937. Sur sa participation à la campagne de 1939-1940, voyez : général ARLABOSSE : *la division de fer dans la bataille de France*. — Ed. Charles-Lavauzelle, Paris, 1942, 1 vol.

Sur cette même bataille de la Somme, on consultera avec un égal profit le solide ouvrage du général C. Grandsard que nous analysions précédemment pour ce qui concerne la rupture de Sedan. Le 5 juin 1940, le 10^e C.A. formait au sud d'Amiens, l'aile droite de la 10^e Armée (général Robert Alt-mayer) et encadrait, le jour de l'attaque allemande, la 16^e D.I. et la 4^e D.I.C. Ce fut la première de ces deux grandes unités qui reçut le choc des 9^e et 10^e *Panzer* que suivaient la 29^e division motorisée et la 5^e division d'infanterie. En dépit de cette disproportion écrasante entre l'attaque et la défense, les Français firent bonne figure, mais au bout de quarante-huit heures de combat, la 16^e D.I. était dépensée et la 24^e D.I. reprenait sa mission avec moins de succès. Le 7 juin intervint la décision, les 5^e et 7^e *Panzer* ayant percé le front du 9^e C.A. (général Ihler) dans la région d'Hornoy. On relèvera le mauvais emploi qui fut fait, ce semble, des réserves cuirassées de la 10^e Armée ; tirillées entre le 9^e et le 10^e C.A., elles n'intervinrent nulle part avec efficacité et leurs commandants, bien malgré eux, ne cessèrent d'échafauder de nouveaux plans de contre-attaque qui ne furent suivis d'aucune réalisation. Napoléon, en présence des incertitudes inévitables du champ de bataille, n'avait-il pas écrit ces mots fulgurants : *On s'engage et on voit !*

Relevons qu'après l'armistice de Compiègne, le général Grandsard joua lui aussi un rôle important dans l'Organisation de résistance de l'Armée. Il fut lui aussi victime de l'inhumaine répression allemande, mais plus heureux que ses camarades Frère, Verneau et Delestraint, il lui a appartenu de revoir son pays au sortir d'une longue et cruelle déportation.

* * *

Les lecteurs de notre revue n'ont pas manqué de retenir le nom du capitaine Rocolle parmi cette vaillante poignée d'officiers français qui empoisonnèrent littéralement les transports militaires de l'Axe dans le bassin central de la Méditer-

ranée et préparèrent de longue main la défaite italo-allemande en Afrique du Nord consommée le 10 mai 1943¹. Aujourd'hui lieutenant-colonel, le résistant de 1941 vient de nous prouver la plume à la main que son esprit d'analyse est au niveau de sa résolution patriotique, en traitant de manière vraiment magistrale des questions aussi différentes en leur essence que celle de la fortification permanente moderne et celle de la nouvelle arme aéroportée.

Commençons ici par le « béton », en nous réservant de revenir dans un prochain fascicule sur les opinions novatrices et les jugements bien pondérés que nous présente le lieutenant-colonel Rocolle en ce qui concerne des troupes parachutées ou transportées en planeurs. *Le béton a-t-il trahi ?* Telle est la question que pose le titre de son ouvrage consacré au destin paradoxal de la Ligne Maginot². Qui d'entre nous, fin juin 1940, ne s'est pas posé la même question, avec d'autant plus d'anxiété que, face à la menace allemande, nous nous étions couverts, nous aussi, d'un rempart de fortifications permanentes. Les excès d'une certaine propagande défensive française nous laissaient tomber d'autant plus haut que nous nous y étions fiés davantage. Quant aux comptes rendus allemands, on pouvait leur attribuer l'intention de nous démoraliser par avance. Aussi bien, conservons-nous une grande reconnaissance à ce lieutenant du génie du secteur fortifié de Haguenau, qui, évadé d'Allemagne, voulut bien nous apporter à Neuchâtel, la vraie version de la défense du Hochwald. Pas un détail, en effet, qu'il nous ait transmis qui ne se trouve confirmé dans l'ouvrage capital du lieutenant-colonel Rodolphe sur les combats de juin 1940, autour de ce puissant ensemble fortifié³.

¹ Général BREUILLAC : *La Rotta della morte*, dans *Revue militaire suisse*, année 1950, livraisons de mai et juin.

² Lieutenant-colonel ROCOLLE : *Le béton a-t-il trahi ? Historique de la ligne Maginot et de la ligne Mareth*. — Ed. Mirambeau & C^{ie}, Paris, 1950, 1 vol.

³ Lieutenant-colonel RODOLPHE : *Combats dans la ligne Maginot*. — Ed. Ponsot, Paris, 1949, 1 vol.

Quant au lieutenant-colonel Rocolle, il était d'autant mieux placé pour traiter de la ligne Maginot que son père, au mois d'août 1914, défendit contre l'invasion allemande, appuyée par les fameux mortiers de 42 cm., le fort d'arrêt de Manonviller en Lorraine, et qu'il avait, à la veille de la deuxième guerre mondiale consacré un volume fort bien documenté et fortement écrit à ce tragique épisode de la première¹.

L'auteur commence par nous retracer les conceptions générales qui présidèrent à l'exécution du système fortifié français à partir de 1919. Condamnant la place forte fermée, tout au moins dans les régions de parcours facile, elles se proposaient de barrer les couloirs d'invasion par des positions linéaires où les ouvrages d'infanterie, armés de mitrailleuses et de lance-grenades, alterneraient avec les ouvrages d'artillerie, armés de canons de 7,5 cm. en casemates ou sous coupole.

Comme il était naturel on débuta par la fortification de la frontière franco-allemande, dont le fâcheux tracé, issu de Waterloo, n'avait pas été rectifié par le traité de Versailles. L'on bétonna de la sorte les 90 kilomètres que l'on mesure entre le Rhin de Lauterbourg et la Sarre de Wittring, et les 105 kilomètres qui, de part et d'autre de Thionville, séparent Faulquemont de Longuyon. Dans ces deux secteurs, il avait été construit entre 1926 et 1933 :

- 23 gros ouvrages d'artillerie,
- 25 petits ouvrages d'infanterie,
- et 130 casemates,

armés de :

- 16 tourelles pour canons de 13,5 cm.,
- 26 tourelles pour canons de 7,5 cm.,
- 21 tourelles pour mortiers de 8,1 cm.,

¹ Capitaine breveté ROCOLLE : *Le béton « paye »-t-il. — Le cas typique de Manonviller dans la bataille de Lorraine.* — Ed. Charles-Lavauzelle & C^{ie}, Paris, 1939, 1 vol.

— et 65 tourelles pour mitrailleuses ou jumelage mitrailleuse-canon antichar de 2,5 cm. ¹, sans compter de nombreuses pièces de flanquement, tirant en casemate. Le long du Rhin, entre Kembs et Lauterbourg (170 km.), la défense du plan d'eau était confiée aux armes de 50 casemates.

Comme on voit, l'œuvre de la Commission d'organisation des Régions fortifiées (C.O.R.F.) qui commença ses travaux le 30 septembre 1927, doit être considérée avec admiration. En 1935, ce respectable ensemble de béton et d'acier se compléta par les deux ouvrages d'artillerie, les deux ouvrages d'infanterie et les 12 casemates qui, sur un tracé de 24 kilomètres, constituaient, à l'ouest de Longuyon, la tête de pont de Montmédy.

C'est à partir de cette époque que les choses commencèrent à se gâter, et le lieutenant-colonel Rocolle, à propos des fortifications qui furent entreprises sur la frontière franco-belge, ne laisse pas de souligner de fâcheuses incertitudes dans la pensée du haut-commandement qui ne sut pas s'arrêter à un parti et s'y tenir. Puis on relèvera l'influence de la dépression économique sur les finances de la France. Aux solides ouvrages de la C.O.R.F., on substitua les casemates S.T.G. (Service technique du Génie) qui l'étaient moins, et l'on constate un regrettable éparpillement de ce que l'auteur qualifie avec raison de « blocs de pacotille » ². Somme toute, entre la tête de pont de Montmédy et Dunkerque, on construisit bien quelques tronçons solides devant Maubeuge et Valenciennes, mais beaucoup trop courts pour n'être point tournés, d'autant plus que leurs intervalles n'étaient pas sérieusement barrés.

¹ On notera que le canon de 7,5 cm. modèle 1933, grâce à l'emploi d'un alliage spécial, pouvait tirer jusqu'à 30 coups-minute, c'est-à-dire que chaque pièce de ce calibre sous tourelle ou en casemate avait le débit de feu d'une batterie de campagne.

² L'auteur n'exagère rien, selon nos propres constatations dans le secteur de Sedan ; sans compter que les garnisons de ces blocs, réduites à deux ou trois hommes, sous les ordres d'un sous-officier, échappaient forcément à l'action des cadres.

N'en doutons pas, le béton ainsi dépensé en « positions camélotte » aurait pu être employé de façon plus utile.

Quoi qu'il en soit, de Kembs à la Ferté, ouvrage extrême de la tête de pont de Montmédy, la C.O.R.F. avait bétonné un front de près de 290 kilomètres. Mais encore eût-il convenu que le haut-commandement procédât dans le secteur fortifié, aux économies d'effectifs que tant de tourelles et tant de casemates, installées derrière un obstacle antichars continu, l'autorisaient raisonnablement à consentir. Or, rien ne fut fait dans ce sens, puisqu'on immobilisa autour des bétons de la ligne Maginot, pas moins de 24 divisions d'infanterie de l'armée de campagne, relevant des 8^e, 5^e, 3^e et 2^e Armées et venant se superposer aux 103^e, 104^e et 105^e D.I.F. qui montaient la garde le long du Rhin, ainsi qu'aux troupes de forteresse, lesquelles entre Lauterbourg et La Ferté, équivalaient à huit autres grandes unités françaises ¹.

Le 10 mai 1940, on avait donc la valeur de 35 divisions derrière les bétons de la C.O.R.F., c'est-à-dire qu'on aurait pu réaliser la densité d'une division par tranche de huit kilomètres, soit une densité double de celle qu'on allait trouver sur la Meuse à la même date. Au surplus, sur ces 24 divisions de l'armée de campagne, on en trouve 9 d'active, disposant, à peu de chose près, de leur armement et de leur équipement réglementaires, alors que tout manquait ou quasiment aux divisions de réserve type B des Corap et des Huntziger. Mais ce n'est pas tout, car au titre des réserves « Centre et Nord-Est », nous trouvons encore 6 autres grandes unités (5 d'active) prêtes à intervenir au profit de la ligne Maginot, au cas très improbable, selon les renseignements diligemment recueillis et recoupés par l'incomparable S. R. français, où l'Allemand eût renoncé à sa manœu-

¹ Dans ce calcul, nous ne tenons pas compte des 6 divisions de la 4^e Armée française qui occupait la trouée de la Sarre, entre la gauche du secteur fortifié de Rohrbach et la droite du secteur fortifié de Faulquemont. On n'y trouvait, en effet, aucun ouvrage de la C.O.R.F.

vre de Belgique pour une opération frontale, à l'intention de laquelle nul n'ignorait que lui manquaient les gros moyens de rupture. Que déduire de toute cette comptabilité ? Ceci seulement : que le G.Q.G. de Vincennes a essentiellement méconnu ou laissé méconnaître par le G.Q.G. de La Ferté-sous-Jouarre, les propriétés fondamentales de la fortification permanente, et — chose plus paradoxale encore, s'il se peut — qu'il a désavoué l'effort défensif dans lequel l'armée de la Troisième République se trouvait engagée depuis 1927.

L'ouvrage que nous analysons montrera, preuves en main, que ce que nous venons d'écrire correspond à la réalité. Le 14 juin 1940, la 1^{re} Armée allemande (colonel-général von Witzleben) mettant en ligne les 24^e, 12^e et 30^e C.A. lesquels encadraient six divisions d'infanterie (252^e, 60^e, 75^e, 268^e, 93^e, 258^e D.I.), tente de forcer la trouée de la Sarre que barrait à l'invasion le double obstacle des étangs lorrains et de bétons légers (casemates S.T.G., petits blocs, tourelles de chars réformés, etc.) En fin de journée, malgré l'appui des *Stukas*, les assaillants n'ont pu enregistrer que des progrès insignifiants et encore ont-ils dû consentir en échange à des sacrifices substantiels. Or, ils ne trouvaient devant eux que la 52^e D.I. de réserve, série B (général Echard,) renforcée par les troupes spécialisées du secteur fortifié de la Sarre et par quelques éléments polonais de la 1^{re} D.I.P. (général Duch) ; d'où l'on peut conclure que seules les ressources de la fortification ont permis aux défenseurs de surmonter les inconvénients résultant d'une infériorité numérique aussi caractérisée.

Si les Allemands ont réussi néanmoins à se frayer un passage à travers la trouée de la Sarre, c'est que les forces du général Echard qui leur avaient si vaillamment tenu tête, se conformèrent, dans la nuit du 14 au 15 juin, à l'ordre de retraite qui affectait l'ensemble des armées françaises au combat entre la Manche et la frontière suisse. Les ouvrages de la Ligne Maginot se trouvèrent donc réduits aux seuls moyens de leurs garnisons, sans l'appui d'aucune troupe d'intervalle

capable de défendre leurs abords et leur gorge. L'envahisseur n'a eu de la sorte qu'à pousser dans les lacunes du système pour prendre à revers et enrouler les fortifications françaises et c'est ici que le caractère purement linéaire de ces ensembles défensifs démontra ses inconvénients, comme il l'avait fait déjà à Maubeuge, les 21, 22 et 23 mai précédents.

Dans la plupart des cas, les assaillants se sont présentés, venant du Sud, devant les blocs d'entrée, criblant leurs portes, leurs embrasures et leurs cloches d'obus de 3,7 et de 8,8 cm. Cet emploi systématique de pièces antichars ou antiaériennes contre la fortification constituait une innovation en 1940, et il a obtenu de réels succès, toutes les fois que le relief ou la couverture du terrain permettait aux Allemands de mettre en batterie aux environs de 1000 mètres ou même de plus près, et que les défenseurs ne disposaient pas du feu de leurs redoutables tourelles de 7,5 et de 13,5 cm. Tel fut le cas des ouvrages du Haut-Poirier et du Welschhof du secteur fortifié de Rohrbach, réduits par la 257^e D.I., et de ceux de Kerfent et de Bambesch (secteur fortifié de Faulquemont) qui durent se rendre aux troupes de la 95^e D.I.

Par contre, le groupe Fermont-Latiremont (secteur fortifié de la Crusnes) mettra en échec la 183^e puis la 161^e D.I., encore que l'attaque ait fait usage de pièces de 34 cm. Quant au secteur fortifié de Haguenau, son commandant, le colonel Schwartz, au moment de l'encercllement, disposait de 9500 hommes, et repoussera les efforts des 215^e et 246^e D.I. de la *Wehrmacht*, cette dernière renforcée du régiment de forteresse de Landau. Et pourtant l'O.K.W. déploya contre les ensembles bétonnés de Schoenenbourg, du Hochwald et du Four à chaux les plus puissants moyens de destruction dont il disposait à cette époque : bombes d'avion de 500, 1000 et peut-être 1500 et 1800 kilos, obus de 28 et même de 42 cm. Mais les ouvrages de la C.O.R.F. étaient si solidement et si savamment construits qu'aucun de leurs organes actifs ne fut définitivement mis hors de combat et leurs tourelles et

casemates avaient tiré 19 500 coups de tous calibres, quand l'armistice arrêta leurs tirs ¹. On conçoit, dans ces conditions, que moins de 10 000 Français aient pu défendre victorieusement contre des forces quadruples, un front cerclé de 30 kilomètres.

Comme on voit, même à l'époque de la bombe atomique et peut-être surtout à celle-ci, le béton n'a pas dit son dernier mot. Le lieutenant-colonel Rocolle nous fournit de cette réalité une démonstration d'autant plus saisissante qu'elle est basée sur une étude fortement documentée et parfaitement sereine. Respectons ses conclusions en repoussant toute médiocrité ou solution prétendument économique et méfions-nous de l'oxyde de carbone !

Major ED. BAUER.

¹ L'artillerie du secteur considéré (G.A.F.3) comprenait 6 pièces de 13,5 cm., 15 pièces de 7,5 cm. et 6 pièces de 8,1 cm.